

« La Callas est devenue la somme des héroïnes qu'elle a incarnées »

Le cinéaste Pablo Larrain revient sur les dernières années de la cantatrice, ainsi que sur son approche du récit biographique

ENTRETIEN

Le cinéaste chilien Pablo Larrain s'est d'abord fait connaître comme radiographe de l'histoire de son pays et des retentissements de la dictature d'Augusto Pinochet. En trois films récents qui l'ont propulsé sur la scène internationale, il a réinventé le récit biographique sous la forme réflexive et éclatée d'un miroir brisé. *Jackie* (2017), *Spencer* (2021) et aujourd'hui *Maria*, respectivement consacrés à Jackie Kennedy, à la princesse Diana et à Maria Callas, creusent la psyché tourmentée de ces figures d'exception par le biais d'actrices stars (Natalie Portman, Kristen Stewart, Angelina Jolie), qui jouent la hantise plutôt que la performance mimétique. Ressaisies dans le tourbillon médiatique de leur époque, ces trois femmes anticipent, chacune à sa façon, quelque chose de notre présent.

D'où vient cet intérêt pour ces grandes figures féminines historiques ?

Pour moi, le biopic est un fantasme culturel. Je ne crois pas qu'on puisse résumer la vie de qui que ce soit dans un film. Je ne prétends pas dire au spectateur : « Voilà qui était cette personne. » Je fais donc exprès de concentrer à chaque fois le récit sur un nombre réduit de jours, pour créer un espace de souvenirs. Cela me permet d'évoquer ces vies célèbres sous une forme partielle, fragmentaire, qui me convient beaucoup plus, parce qu'elle reflète pour moi le désordre humain.

Pourquoi avoir pris la vie de Maria Callas par la fin, c'est-à-dire la dernière semaine avant sa mort ?

Les dernières années de Maria Callas sont un véritable trou noir. J'ai épluché de nombreuses biographies à son sujet : à chaque fois,

les dernières pages n'avaient rien à raconter, sinon une poignée de faits connus. En tant que cinéaste, j'ai eu envie de combler ce vide. Une autre raison est liée à l'opéra. Dans la tradition la plus populaire, celle du bel canto italien, répertoire qui a rendu la Callas célèbre, les premiers rôles féminins sont toujours tragiques. Ce sont des héroïnes qui meurent sur scène tous les soirs. Je crois que ce thème omniprésent de la mort a fini par affecter en tant que personne. Elle est devenue la somme de toutes les héroïnes qu'elle a incarnées. Commencer par la fin était ainsi une belle façon de revisiter sa vie à travers ses rôles.

Le film est aussi une réflexion sur l'image, plus encore sur l'image publique, de cette cantatrice très médiatisée, qui l'a à la fois servie et desservie...

Il faut bien se rendre compte à quel point l'époque était diffé-

rente. Il n'y avait pas de moyen d'être l'auteur de sa propre image, comme aujourd'hui avec les réseaux sociaux, ou comme Elon Musk nous y incite, en disant : « Le média, c'est vous ! » Ces femmes célèbres n'avaient aucun contrôle sur rien, contrairement aux stars d'aujourd'hui. C'était les paparazis, les grands journaux, l'affiche des théâtres qui produisaient cette image, sur laquelle elles n'avaient aucune prise. Elles ne pouvaient que la subir.

Jackie Kennedy, la princesse Diana ou la Callas étaient très sévèrement affectées par la façon dont les médias les dépeignaient. Elles se sont toutes battues contre ça. Et toutes les trois ont trouvé une issue dans ce labyrinthe, elles ont réussi à se construire une identité, parce qu'elles étaient des femmes fortes et indépendantes.

Comment avez-vous construit la voix du personnage dans

les scènes chantées ? Sont-elles jouées en playback ou le fruit d'une vraie performance vocale ?

Voilà un sujet qui m'a longtemps empêché de dormir ! Il y a peu de films sur l'opéra, parce que ça ne marche jamais. On peut doubler plus facilement un acteur sur du jazz ou de la pop, mais pour l'opéra, c'est différent, l'art lyrique est une discipline olympique qui nécessite un entraînement de toute une vie. La seule façon de le faire était qu'Angelina chante vraiment, de tout son corps. Alors elle a pris des cours pendant sept mois, d'abord de maintien, de souffle, d'italien, et petit à petit elle a appris chaque aria – elle en chante six dans le film. Elle est arrivée à un stade où, juste avec l'oreillette, elle pouvait chanter seule devant l'équipe de 400 personnes. On a enregistré son chant, plus tous les bruits de bouche et de respiration, et on l'a mixé avec

la voix de la Callas. Dans tout ce qu'on entend, il y a un morceau d'Angelina. On n'a pas utilisé d'IA [intelligence artificielle], ni un logiciel de malade [*« some crazy software »*]. C'est juste du mixage à l'ancienne, où l'on combine deux sources sonores.

Comment avez-vous négocié les droits pour disposer des enregistrements de Maria Callas ? Avec un tel répertoire, ça n'a pas dû être chose aisée...

Tout le catalogue de la Callas est réuni sous le même label, celui de la Warner. Ils ont été partenaires dès le début du projet, ça n'a vraiment pas été un souci. De toute façon, sans eux, on n'aurait pas pu faire le film. Car à quoi bon faire un film sur Maria Callas si l'on ne peut pas entendre sa voix, c'est-à-dire le sillon le plus profond de sa personnalité ? ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
MATHIEU MACHERET